Document generated on 04/24/2024 10:13 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

À propos de cinéma culte

Martin Girard, Sylvie Gendron, Johanne Larue and André Caron

Number 183, March–April 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49540ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Girard, M., Gendron, S., Larue, J. & Caron, A. (1996). À propos de cinéma culte. *Séquences*, (183), 52–53.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PELLICULTE

À propos de cinéma culte

La condition de cinéphile requiert une part de fanatisme envers certains objets filmiques. Chaque cinéphile militant, convaincu, passionné, possède en lui-même un musée imaginaire où il conserve précieusement le souvenir des films qui l'ont marqué, des scènes qui l'ont ému, des images qui l'ont enchanté, des performances d'acteurs ou d'actrices qui l'ont touché. Ce musée virtuel témoigne des goûts, des sentiments et des expériences de vie de chaque cinéphile. Or, certains films touchent plus volontiers que d'autres les cordes sensibles de la gent cinéphilique. Pour des raisons parfois mystérieuses ou au contraire limpides, ces œuvres deviennent au fil du temps des objets de révérence, de passion et d'admiration collectives. Elles deviennent des films cultes. Comment parvient-on à les identifier? Il n'y a pas de règles strictes, ni de limitations particulières. Dans les années 70, on pouvait facilement les repérer en consultant les programmes des cinémas de répertoire, puisque les films cultes revenaient sans cesse à l'affiche pour satisfaire les adeptes (pensons à **The Rocky Horror Picture Show**, **El Topo**, **La Montagne sacrée**, **Phantom of the Paradise**, **Harold and Maude**, **Jonathan Livingston Seagull**). Aujourd'hui, il suffit de consulter les publications spécialisées dans le cinéma culte, du genre *Video Watchdog*.

En élargissant un peu notre définition de ce qu'est un film culte, on peut facilement y inclure n'importe quel film qui suscite, dans un milieu ou un autre, une passion collective. Ce sont des œuvres qui transcendent l'expérience de voir un film pour la transformer en une activité quasi-religieuse. Il y a à cela des côtés agacants. Les films cultes sont parfois tellement vénérés par leurs disciples qu'il devient risqué pour les non-initiés d'en dire du mal (essayez donc de convaincre un fana de **The Rocky Horror Picture Show** qu'il y a dans ce film autant de merde que de merveilles). Par définition, les «cultistes» ne remettent jamais en question, même partiellement, la valeur des films qu'ils vénèrent. Sauf, évidemment, dans la culture psychotronique. Cette dégénérescence du «cultisme» a pour objet de jubilation tout ce qui s'est fait de plus nul dans l'histoire du cinéma. C'est l'extase du merdique, du *camp*, du ringard, du kitch et du ratage absurde. Les amateurs de psychotronique prennent leur pied à savourer la maladresse hilarante, l'ineptie presque surréaliste des films les plus mauvais de l'histoire du cinéma. À force d'être ratés, ces films atteignent le rang d'œuvres cultes. Alors, entre **The Rocky Horror Picture Show** et **Plan Nine From Outer Space** d'Edward D. Wood Jr. (qu'on dit être le plus mauvais film de l'histoire du cinéma... mais c'était avant **Showgirls!**), est-ce qu'il reste de la place pour des œuvres cultes dénuées de kitch et de mauvais goût?

Certainement. **Psycho** est un film culte. Tout comme **Il était une fois dans l'Ouest**, **Le Dernier Tango à Paris**, **A Clockwork Orange**, **Apocalypse Now**, **Lawrence of Arabia**, **Blade Runner**, **Taxi Driver**, **The Killer** (de John Woo), **Les Parapluies de Cherbourg**, **À bout de souffle**, **Huit et demi**, **Singin' in the Rain**, **Star Wars**, **King Kong**, **Diva**, etc. Le cinéma culte appartient à la culture des collectionneurs, des fétichistes et des *groupies*. Il couvre tous les genres, toutes les époques et toutes les tendances sociales, politiques ou esthétiques. Il découle souvent du culte de la vedette, que ce soit un interprète (le culte de James Dean a engendré celui de **Rebel Without a Cause**) ou un réalisateur (presque tous les grands auteurs créent une forme de culte de la part de leurs amateurs les plus passionnés). Il existe même des scènes célèbres du cinéma qui deviennent à elles seules des objets de culte. Pensons simplement à King Kong qui enlève un à un les vêtements de Fay Wray ou à Anita Ekberg qui se la coule douce en se baignant la nuit dans la fontaine de Trévi.

Pelliculte est une nouvelle chronique destinée à célébrer le cinéma culte. Le but étant, bien sûr, de faire partager à nos lecteurs les passions cinéphiliques de tout horizon. Nous parlerons ici des cultes suscités par des interprètes, des réalisateurs, des films ou des modes. *Pelliculte* sera un lieu de découvertes ouvert à toutes les tendances, tous les genres, toutes les époques. Et pour inaugurer le tout en beauté, nous vous proposons une sélection de dix films cultes (un peu moins évidents que **The Rocky Horror Picture Show**), histoire de placer notre chronique sous le signe de la curiosité et de la différence.

Martin Girard

Sur quelques choix plus ou moins évidents...

HÔTEL DU NORD

Marcel Carné, France, 1938

Lorsque Louis Jouvet et Arletty paraissent à l'écran, lorsqu'ils s'engagent dans un duel verbal nourri des merveilleux mots d'Henri Jeanson et de Jean Aurenche («Atmosphère! Atmosphère!»), alors l'**Hôtel du Nord** résonne des images gouailleuses d'une symphonie populaire du plus beau cru. Rien ni personne ne peut résister à ce duo mythique parce qu'inégalé. Plus qu'un film du réalisme poétique, c'est la parfaite alchimie du texte et des acteurs qui reste dans nos mémoires et s'accroche à nos oreilles. Encore aujourd'hui, le petit pont du canal St-Martin vibre de cette atmosphère unique que se sont transmis les spectateurs depuis bientôt 60 ans.

Sylvie Gendron

THE KILLER

John Woo, Hong-Kong, 1989

Comme c'est presque toujours le cas, le culte entourant **The Killer** s'est développé un peu sur le tard. Lorsqu'il est sorti sur les écrans nord-américains en 1991, le film de John Woo n'a pas fait tellement de bruit. Sa renommée a germé progressivement, grâce au bouche à oreille. Aujourd'hui ce film de gangsters électrisant est l'objet d'un culte sans précédent, au point où même Hollywood n'a pu s'empêcher d'aller recruter son réalisateur (**Broken Arrow**). Un style ruisselant de lyrisme, une violence explosive, des personnages habilement typés et une extravagance de tous les instants dans la conception des situations ont fait de ce film un nouveau modèle pour toute une génération de cinéastes américains (Tarantino en tête). Un film à voir en groupe, le volume au maximum.

Martin Girard

Nathalie Wood et James Dean dans **Rebel Without a Cause**

REBEL WITHOUT A CAUSE

Nicholas Ray, États-Unis, 1955

Dans toutes les scènes qu'il partage avec James Dean, le jeune Sal Mineo ne peut contenir son admiration pour son aîné. Le personnage qu'il interprète, un jeune adolescent paumé, le regarde avec des yeux implorants qui trahissent bien l'amour un peu désespéré qu'il lui porte. C'est une image qui m'a toujours semblé résumer le phénomène James Dean. Comme si le réalisateur avait eu la prescience de ces milliers de regards qui allaient se tourner vers l'incarnation lumineuse de James Dean à l'écran. Faut-il rappeler que **Rebel Without a Cause** est sorti après la mort subite du jeune acteur, contribuant à la création de son mythe? Des trois longs métrages qui l'ont rendu vedette, c'est à lui que l'on porte le plus grand culte. James Dean en adolescent mal compris, mal aimé, un rebelle existentiel et romantique? Jamais un film n'a donné autant l'impression de pouvoir effacer la frontière entre la réalité et la fiction.

Johanne Larue

LA FUREUR DE VAINCRE

Lo Wei, Hong Kong, 1972

Le culte voué au légendaire Bruce Lee ne cesse de prendre de l'ampleur, même vingt-deux ans après sa mort. Le phénomène s'est accentué avec le décès de son fils, Brandon, tué accidentellement pendant le tournage de **The Crow** (devenu un autre film culte) au moment même où sortait sur les écrans **Dragon: The Bruce Lee Story**, une biographie romancée. Les circonstances troublantes entourant la mort des deux hommes ont ravivé la popularité du père, aujourd'hui redécouvert par une nouvelle génération de fans. Pour eux, **La Fureur de vaincre** demeure *le* film à voir, peu importe le titre qu'on lui donne (**The Chinese Connection, Fist of Fury** ou **The Iron Hand**). Ils peuvent y admirer à loisir leur héros sino-américain plus félin et sauvage que jamais, au meilleur de sa forme physique. Les combats, d'une effroyable cruauté, font passer des frissons. Il faut voir Lee, le visage déformé par une rage meurtrière, reprendre peu à peu forme humaine à mesure qu'il retrouve son calme après un combat. Ça, c'est du culte!

André Caron

KISS ME DEADLY

Robert Aldrich, États-Unis, 1955

Ce polar est le parfait emblème du «midnight snack» qui se déguste un vendredi soir immédiatement après **The X-Files**. À mi-chemin entre le film noir crépusculaire et la fable apocalyptique, **Kiss Me Deadly** raconte les mésaventures (signées Mickey Spillane) du célèbre détective Mike Hammer qui enquête sur une affaire ténébreuse impliquant des savants taciturnes, des gangsters maussades et des blondes inquiétantes. Tout ce beau monde convoite une mystérieuse valise renfermant un secret aussi létal que celui de la boîte de Pandore. Cette idée visuelle dévastatrice a déjà été reprise dans **Repo Man** d'Alex Cox et dans le film culte de l'heure, **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino. Attention, un culte peut en occulter un autre!

André Caron